

Liana

Au cœur de l'Amazonie, là où les arbres touchent le ciel et les rivières serpentent comme des rêves, vivait Liana, une fée unique. Sans ailes scintillantes ni robe de pétales, sa peau brillait comme une écorce humide, et ses cheveux, des lianes verdoyantes parsemées de petites fleurs, scintillaient au firmament. Liana était la gardienne silencieuse des semences rares, celles qui ne germaient qu'une fois par siècle et qui détenaient les secrets de la croissance la plus pure. Son travail simple était essentiel pour son milieu, elle veillait à ce que chaque graine trouve la lumière et l'eau nécessaires pour s'épanouir, sans interférer avec le cycle naturel de la forêt.

Liana se déplaçait avec la grâce d'un jaguar, glissant le long des troncs géants, elle ne marchait pas *sur* les troncs, mais plutôt *le long* d'eux. Elle s'accrochait par ses propres extensions végétales et se propulsait en douceur, dans un mouvement sans effort. Elle faisait partie de l'arbre lui-même, descendait en spirale ou montait en se faufilant entre les racines aériennes. Ses mouvements caressaient les formes de l'arbre, elle en épousait les courbes et les aspérités, elle disparaissait dans l'écorce. Parfois, elle écoutait le murmure du vent à travers les feuilles et le chant des oiseaux.

Liana n'était pas juste une fée qui se déplaçait ; elle *ressentait* et *interagissait* avec la forêt. Tandis qu'elle glissait, ses sens étaient en alerte. Elle percevait les moindres variations du vent, qui lui indiquaient les courants d'air ou les changements à venir. Plus qu'un fond sonore, le chant des oiseaux était devenu un langage qu'elle comprenait, il lui signalait la présence d'un animal, d'un danger imminent ou d'un fruit mûr à protéger.

Liana dansait en silence dans la vie de l'Amazonie. Les animaux la connaissaient, mais ne la voyaient jamais, elle passait en un scintillement éphémère, une douce brise parfumée.

Un jour, une sécheresse inhabituelle s'abattit sur une partie de la forêt, menaçant une précieuse parcelle de graines. Liana sentit la détresse de la terre. Malgré son état, elle ne savait pas comment provoquer la pluie, elle ne pouvait que guider la nature. Nuit après nuit, elle utilisa le léger éclat de ses cheveux pour tracer des chemins invisibles dans l'obscurité, menant les fourmis coupe-feuilles à déplacer les graines vers des zones plus humides, à l'abri des rayons brûlants du soleil. Elle chuchota des encouragements aux racines, les aidant à s'enfoncer pour trouver les dernières gouttes d'eau. Le ciel, d'un bleu d'acier implacable pendant des semaines, commença à gronder. Le murmure devint un profond roulement, le son d'une bête géante qui s'éveille. Liana, blottie sous une feuille de philodendron plus grande qu'elle, sentit l'électricité monter dans l'air. Les feuilles des arbres, desséchées et pendantes, frémirent par avance.

Puis, une première goutte, grosse comme une perle, claqua sur une feuille proche. Puis une deuxième, une troisième, et en un instant, un déluge assourdissant s'abattit sur les arbres en un véritable mur d'eau. La forêt entière semblait respirer un soupir collectif de soulagement.

Les gouttes, torrentielles et vivifiantes, frappaient la canopée avec une force incroyable, ruisselant en cascades scintillantes le long des troncs géants. Le sol assoiffé buvait et aspirait chaque flaque. L'air, qui avait été lourd et oppressant, se chargea soudain d'une odeur intense de terre mouillée et de végétation renaissante, une fragrance primale et enivrante.

Les rivières et les ruisseaux, qui n'étaient plus que des filets boueux, se mirent à gonfler à vue d'œil, reprenant leur cours puissant et mélodieux. Liana, qui avait protégé les semences avec tant de soin, sortit de son abri. Elle ne chercha pas à éviter la pluie ; au contraire, elle tendit ses lianes, absorbant l'humidité avec une joie profonde. Les petites fleurs dans ses cheveux pulsèrent d'une lumière plus vive, comme si elles célébraient le retour de la vie.

Les jeunes pousses, que Liana avait sauvées, semblaient s'étirer sous la pluie, leurs minuscules feuilles s'ouvraient, accueillant chaque goutte et offraient le spectacle de renaissance pure, le témoignage de la résilience de la forêt et de la patience de Liana. Le son de la pluie était le nouveau chant de l'Amazonie, un hymne puissant à la vie retrouvée.

Une envie d'ailleurs

« Brocéliande ou l'Amazonie, peu importe, ce sont des forêts, tu ne seras pas dépaylée, non ? » Sur cette parole riche d'une abyssale ignorance du monde, la fonctionnaire du bureau des Expéditions Lointaines avait congédié Vanna. Respirant avec difficulté l'atmosphère lourde, humide et chaude, rêvant de vent frais et de crachin breton, la jeune femme se sentit soulagée en apercevant la grotte ; l'entrée se dissimulait derrière un rideau de lianes exubérantes qui s'écarta à son arrivée. Quittant la touffeur équatoriale, elle pénétra à pas précautionneux dans la fraîcheur de son domicile. Pas question de risquer une chute en glissant sur les marches moussues du seuil. Quelle que soit la magie réparatrice du rebouteux local, une fracture ça fait d'abord mal !

Elle salua d'un signe l'anaconda vert géant, gardien des lieux, verrou vivant aussi efficace qu'une formule anti-intrusion. Les lucioles s'allumaient sur son passage, balisant son chemin jusqu'au cœur de la caverne. La locataire précédente avait procédé à d'astucieux aménagements ; Vanna appréciait tout particulièrement le plafond luminescent variant d'intensité au fil de la journée tel le cycle diurne. La cuisine ressemblait à un authentique laboratoire de chimie, rempli de tubes à essais, flacons et bocaux et d'un superbe distillateur en cuivre étincelant. En plus de la fontaine d'eau pure, le logement « 4 pipettes d'or » possédait une source de lait activable à volonté, suprême raffinement. Vanna déposa en douceur sa cueillette de la journée, une branche aux fleurs délicates crème ornées d'une dentelle mauve, elle allait bientôt rejoindre les centaines d'orchidées de tailles, formes et couleurs variées qui ornaient la salle. De nombreuses espèces aux racines aériennes avaient pris possession de l'espace et formaient d'étranges tentures mouvantes. Cependant, il lui fallait auparavant extraire l'essence de la plante et en faire un élixir, une simple formalité pour cette surdouée des potions et breuvages magiques.

La mission que le Cercle Celtique des Fées Chimistes avait confié à Vanna comportait, outre cet aspect hautement technique, une composante plus sociale, consistant à développer un commerce de proximité pour les travailleurs locaux, d'un genre un peu nouveau en ces lieux.

À l'extérieur de la grotte, Vanna avait aménagé un abri comportant un garage et un enclos habité de poules sauvages d'Amazonie, noires et blanches, au cri fort étrange mais aux œufs très goûteux. Le garage quant à lui abritait un véhicule volant, immense papillon aux ailes turquoise portant une nacelle tressée. Après avoir rempli un petit panier d'œufs, Vanna revenait dans son laboratoire culinaire, puisait de la farine dans les jarres entreposées et activait la source de lait. Après quelques minutes et deux ou trois arômes complémentaires, la pâte était prête et le papillon bleu prêt à décoller. Chaque jour l'étonnante crêperie volante Borboleta franchissait des distances hallucinantes sous la canopée de la forêt équatoriale et se posait en un lieu différent ; Vanna cuisait alors sur sa galetière des crêpes dont les effluves gourmandes portaient à plus de cent kilomètres à la ronde. Cette odeur irrésistible faisait accourir tous les humains présents, principalement des ouvriers de l'orpaillage clandestin. Tous réclamaient alors la spécialité de la Bretonne itinérante et dégustaient sa « galette d'ailleurs » comme elle aimait la nommer. Un succès que nombre de fast-food lui auraient envié si un petit problème commercial ne les eut découragés. Oubliées les cartes fidélité ! Jamais Vanna n'eut à servir deux fois la même personne.

Non, personne n'est mort, qu'allez-vous imaginer ! Mais comme tout cuisinier qui aime à user d'ingrédients secrets pour rendre ses créations uniques, Vanna instillait trois gouttes de son élixir de *Zygopetalum Melanolicum*, cette orchidée rarissime qu'elle avait découverte. Cet extrait possédait deux pouvoirs fascinants ; tout d'abord, il développait un arôme de vanille exceptionnellement puissant, et ensuite, il donnait à chaque personne qui goûtait la crêpe un irrésistible besoin de retourner vivre dans sa ville natale. La gourmandise fit son œuvre, en peu de temps l'orpaillage clandestin disparut d'Amazonie et Vanna retourna vivre en forêt de Brocéliande.

Une liseuse

Je suis dans le train. Un voyage de deux heures m'attend et j'en profite pour me plonger dans un roman. Derrière l'écran de ma liseuse, je ne prête guère attention à l'arrivée d'une jeune femme qui s'assied en face de moi, un livre à la main. Un contrôleur fait irruption dans notre wagon et sa présence m'oblige à lever les yeux. Mon regard se porte un instant sur ma voisine, le temps de voir le titre de son livre. Incroyable coïncidence, elle lit le même roman que moi. Heureusement, derrière ma liseuse, difficile d'apercevoir l'identité de mes choix de lecture. Peu désireuse d'entamer une conversation avec une inconnue, je préfère me taire, craignant d'échanger des banalités à propos d'un de mes auteurs de prédilection.

La jeune femme tend son billet pour le contrôle, puis se replonge dans sa lecture. Attirée malgré moi, mon regard s'attarde sur son visage. Curieusement, il m'est familier. Contrairement à ma première impression, il ne s'agit pas d'une jeune femme, mais plutôt d'une femme de ma génération. Certes, elle arbore une coupe de cheveux très originale. Un instant, j'ai cru qu'elle faisait partie des jeunes filles à peine sorties de l'adolescence, souhaitant se démarquer par leurs coiffures et leurs tenues hors normes. Je profite de l'intérêt qu'elle porte à son livre pour continuer à la regarder en détail. Nous avons la même couleur de cheveux, la même couleur d'yeux et plus déconcertant un nez dont la forme est quasi identique. Plutôt épaté, j'ai un nez identifiable entre tous. Cette femme me ressemble étrangement. Je n'ai jamais cru à la théorie prétendant que nous aurions tous un sosie quelque part dans le monde. Néanmoins, je suis troublée par nos points communs. Je poursuis mon observation, tandis que ma voisine poursuit sa lecture. Une fois encore, les coïncidences s'invitent dans notre compartiment. Mon « sosie » vient de repousser une de ses mèches de cheveux, me permettant de voir ses oreilles légèrement décollées, identiques aux miennes. Soudain, elle lève les yeux, me regarde un long moment avant de me demander si je connais le livre qu'elle est en train de lire depuis sa montée dans le train. J'acquiesce, mais je ne me résigne pas encore à lui confier que je suis en train de le lire en même temps qu'elle. S'ensuit une agréable conversation, où elle fait montre de réflexions pertinentes sur cette œuvre qu'elle admire depuis longtemps, me confiant qu'elle la relit plusieurs fois par an. Je suis conquise par ses propos et bientôt je l'invite à aller prendre un verre ensemble, dès notre arrivée à destination. Elle se montre enthousiaste et nous parcourons les derniers kilomètres vers la capitale en devisant sur notre ressemblance qui ne lui a pas échappée.

Une fois installées dans une des brasseries de la gare, nous poursuivons nos discussions littéraires tout en sirotant un chocolat bien chaud. Je m'éloigne un moment pour me rendre aux toilettes et une fois de retour à notre table, je ne vois plus ma nouvelle complice. J'interroge le serveur qui, étonné, m'assure que j'étais seule à table. Il en veut pour preuve la commande d'un seul chocolat chaud. Dépitée, je me rassieds, reprends ma liseuse et termine la lecture du deuxième roman de Dostoïevski, « le Double », que je relis chaque année, depuis ma sortie de l'hôpital.

Michèle Peyrat